

Deux mots de trop

A 17 ans, j'avais sous ma coupe *Afro* plein d'idées pour changer le monde et un sacré béguin pour une altièrè *Alice*. J'étais affranchi de toute tutelle et, croyez-le ou non, je vivais déjà de ma plume. Parfaitement ! J'étais lycéen à mi-temps et pour l'autre moitié, j'officialisais comme écrivain ... public. Mon Tchad natal avait alors un taux d'alphabétisation qui rampait au ras des statistiques. La plupart des gens ne savaient ni lire ni écrire et devaient en passer par un scribe pour adresser des lettres à leurs proches ou à une fonction publique dopée à la langue française.

Or, j'avais acquis très tôt de fortes compétences épistolaires et les mettais volontiers au service des autres.

Ma clientèle se composait de deux catégories.

La première comprenait mes propres condisciples impressionnés par ma maîtrise du français. A certains, je composais en douce des rédactions personnalisées qu'ils n'avaient plus qu'à recopier et à remettre au prof. A d'autres, sous la promesse d'un « paiement garanti après résultat », je rédigeais tout aussi incognito, des poèmes d'amour qu'ils s'approprièrent et livraient à la fille de leur rêve. J'adorais spécialement taquiner la rime car elle m'imposait le jeu passionnant d'accorder la mélodie des mots à leur signification. Il m'arrivait même de prêter ma plume à des déclarations enflammées destinées à *Alice*. Bonjour, le conflit d'intérêt !

La seconde catégorie comptait surtout des adultes tenus d'assurer des correspondances privées ou administratives. Pour ces missives-là, j'usais et abusais de modèles piqués dans *Le Secrétaire Universel* que j'adaptais aux attentes individuelles.

Cependant, quelle que soit leur catégorie, mes clients me payaient à bien plaisir. Une poignée de dattes, de cacahuètes ou de petite monnaie suffisait à me contenter. Car le miel de mon salaire n'était pas matériel. Outre me couronner nègre plutôt deux fois qu'une, cette activité m'ouvrait l'âme de mon prochain et m'intronisait protagoniste privilégié d'une certaine comédie humaine. Elle m'offrait aussi le pouvoir énorme de faire ou de défaire des couples. Pour moi qui nourrissais de grandes ambitions littéraires, elle me servait à la fois d'atelier d'écriture quotidien et d'inépuisable source d'inspiration.

A l'école générale de la vie, j'étais mû par deux puissants mobiles. L'un était d'œuvrer à délester mon gagne-pain de l'épithète « public » afin de devenir écrivain tout court. L'autre, d'amener *Alice* à retirer l'adverbe du faux-fuyant éculé qu'elle m'opposait pour refuser de m'inviter au *Pays des Merveilles* : « Je t'aime bien ».

Le rétroviseur m'apprend aujourd'hui que j'ai obtenu un bilan en demi-teinte. Je suis reconnu comme écrivain, sans plus ni moins. Quant à l'adverbe « bien » qui me faisait mal jadis, il joue toujours les prolongations jusqu'à nouvel avis. Mais peu me chaut désormais qu'*Alice* n'ait pour moi que de l'amitié. J'ai appris depuis que le bonheur peut aussi se prénommer autrement. *Marie-Antoinette* par exemple.